



**HAL**  
open science

## Performativité revisitée

Jean Robert Rakotomalala

► **To cite this version:**

| Jean Robert Rakotomalala. Performativité revisitée. 2021. hal-03133788

**HAL Id: hal-03133788**

**<https://hal.science/hal-03133788>**

Preprint submitted on 7 Feb 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Résumé

L'inspiration de cette communication est – si l'on peut dire ainsi – un rapport intertextuel avec un article de KERBRAT-ORIOCCIONI dont le titre est « Rhétorique et pragmatique : les figures revisitées » (1994). Notre objectif est de montrer que vouloir à tout prix attacher la performativité à un verbe, qu'il soit qualifié de préfixe performatif ou de verbe parenthétique contrevient tout au moins à l'exigence d'exhaustivité stipulée par l'épistémologie. La solution que nous proposons à cet effet est d'impliquer la notion de forme chez (GARDINER, 1989) sous la perspective de l'algorithme narratif.

Mots clés : forme, substance, performatif, algorithme narratif, commentaire, aposiopèse.

Summary

The inspiration for this communication is - if we can put it this way - an intertextual relationship with an article by KERBRAT-ORIOCCIONI whose title is "Rhetoric and pragmatic: the figures (1994)revisited". Our objective is to show that to want at all costs to attach performativity to a verb, whether it is called a performative prefix or a parenthetical verb at least contravenes the requirement of completeness stipulated by epistemology. The solution we propose for this purpose is to involve the notion of form by (GARDINER, 1989) from the perspective of the narrative algorithm.

Keywords: form, substance, performative, narrative algorithm, commentary, aposiopesis.

Sommaire

1. Débuts et évolution de la pragmatique.....	1
2. L'arbitraire du signe.....	3
3. Matérialité du signe .....	4
4. Confusion sur l'arbitraire du signe .....	4
5. Le signe autonymique .....	7
6. La question de la forme.....	8

**1. DÉBUTS ET ÉVOLUTION DE LA PRAGMATIQUE**

On peut dire que la pragmatique, dernière née de la linguistique, n'a pas une base unique comme l'est la linguistique moderne qui est rattachée au nom de SAUSSURE. À peu près à la même époque que le linguiste genevois, de l'autre côté de l'océan, le philosophe américain, Charles Sanders PEIRCE développe ce qu'il est convenu d'appeler « sémiotique

triadique » dont la théorie du signe implique déjà la pragmatique comme le signale le passage suivant :

Comme il existe trois types de représentations ou de relations-signes, il s'ensuit qu'il existe trois sciences sémiotiques subsidiaires. Premièrement la *grammaire formelle* qui est l'étude des fondements des signes étudiés en eux-mêmes et indépendamment de leurs relations avec leurs objets ou leurs interprétants. Deuxièmement la *logique* ou *critique* qui est l'étude de la relation des signes à leurs objets. Troisièmement la *rhétorique formelle* qui est l'étude de la relation des signes et de leurs interprétants. PEIRCE a repris ces termes à la philosophie grecque et à la philosophie médiévale, mais il est évident qu'il a anticipé sur la syntaxe, la sémantique et la pragmatique. (SAVAN, 1980, p. 9)

La justesse de la remarque tient au fait que nulle part dans l'édification théorique de PEIRCE, il n'est pas question de pragmatique théorisée mais seulement de la possibilité de la pragmatique sur la manière dont le signe est défini. La linguistique structuraliste conçoit le signe comme étant la combinaison du signifiant et du signifié à des fins de désignation d'un objet du monde. Cette définition vaut seulement pour les signes linguistiques mais quant à la sémiologie, SAUSSURE nous livre le propos suivant :

On peut donc concevoir une science qui étudie la vie des signes au sein de la vie sociale ; elle formerait une partie de la psychologie sociale, et par conséquent de la psychologie générale ; nous la nommerons sémiologie (du grec *sēmeion*, « signe »). Elle nous apprendrait en quoi consistent les signes, quelles lois les régissent. Puisqu'elle n'existe pas encore, on ne peut pas dire ce qu'elle sera ; mais elle a droit à l'existence, sa place est déterminée d'avance. La linguistique n'est qu'une partie de cette science générale, les lois que découvrira la sémiologie seront applicables à la linguistique, et celle-ci se trouvera ainsi rattachée à un domaine bien défini dans l'ensemble des faits humains. (SAUSSURE, 1982, p. 33)

Dans la confrontation de la théorie saussurienne à celle de PEIRCE, une première position pense que l'ajout du référent dans le couple signifiant – signifié ferait se rejoindre les deux théories ; une seconde position établit qu'elles sont inconciliables. Cette dernière position est particulièrement justifiée par une différence de paradigme qui refuse à la linguistique d'être un simple territoire de sémiologie, mais d'en être le modèle puisque la langue est *l'interprétant de la société* parce que les sémiotiques ne sont redondantes, non traduisibles entre elles (BENVENISTE, 1981[1974] , p. 52)

La théorie des interprétants du signe peircien ne peut pas effectivement être réduite à la notion de *signifié* parce qu'elle autorise le principe de renvoi à l'œuvre dans la dérivation illocutoire, mais aussi, et surtout, quand l'énonciation qui donne forme à l'énoncé permet de renvoyer, au-delà de la signification, aux actes de langages.

On peut aussi considérer Charles MORRIS comme un précurseur de la pragmatique dans sa distinction entre *syntaxe*, *sémantique* et *pragmatique* :

On peut étudier les relations des signes aux objets auxquels on les applique. Cette relation sera appelée la *dimension sémantique de la sémosis...* ; l'étude de cette dernière sera appelée *sémantique*. Ou bien on peut étudier la relation des signes aux usagers (interprètes). Cette relation sera appelée la dimension pragmatique de la sémosis... et l'étude de cette dimension sera nommée *Pragmatique* (...) la *Syntaxe*, en tant qu'étude des relations

syntaxiques des signes les uns aux autres, abstraction faite des relations des signes aux objets ou aux usagers, est la plus développées de toutes les branches de la sémiotiques (MORRIS, 1937).

On peut aussi inscrire BAR HILLEL dans le cadre de cette évolution de la pragmatique par sa préoccupation envers les signes indexicaux dont la centralité en pragmatique n'est plus à démontrer (BAR-HILLEL, 1954). Puis enfin, nous avons un saut qualitatif avec l'avènement de la théorie des actes de langage chez (AUSTIN, 1962 [1955]) qui les définit comme des actions qui se réalisent dans et par le langage.

Maintenant, la question qui va nous guider est le rapport entre arbitraire du signe et la pragmatique.

## 2. L'ARBITRAIRE DU SIGNE

Nous savons que la querelle des universaux entre un nominalisme et un réalisme semble avoir été résolue définitivement par la mise en circulation de l'arbitraire du signe. C'est le triomphe du nominalisme sur le linceul du réalisme :

Le lien unissant le signifiant au signifié est arbitraire, ou encore, puisque nous entendons par signe le total résultant de l'association d'un signifiant à un signifié, nous pouvons dire plus simplement : *le signe linguistique est arbitraire* (SAUSSURE, 1982, p. 100)

Cette première phrase qui ouvre le chapitre intitulé « Premier principe : l'arbitraire du signe » nous permet de comprendre que le référent base sur lequel le signe linguistique s'est élevé n'est pas compris dans la définition du signe. C'est une avancée majeure par rapport aux préoccupations des philologues qui dans leur recherche de la pureté du signe se heurtent à l'impasse de l'étymologie. Une impasse déjà dénoncée à sa manière propre par (NIETZSCHE, 2009[1873]).

Autrement, cette affirmation a une portée plus vaste que l'ouvrage qui la contient n'exploite pas véritablement, car elle consiste à dire que dans le langage, il n'y a que du langage, ou bien, pour en donner une version faible, nous pouvons dire qu'il y a une autonomie linguistique par rapport au référent.

Justement, c'est par ce biais que BENVENISTE déplace le niveau de l'arbitraire du rapport interne du signe vers un rapport du signe aux objets du monde :

Ce qui est arbitraire, c'est que tel signe, et non tel autre, soit appliqué à tel élément de la réalité, et non à tel autre. En ce sens, et en ce sens seulement, il est permis de parler de contingence, et encore sera-ce moins pour donner au problème une solution que pour le signaler et en prendre provisoirement congé. (BENVENISTE, 1966, p. 52)

Le pessimisme du ton de cette remarque nous indique que le triomphe du nominalisme sur le réalisme n'a pour effet de trancher le conflit mais laisse entier le problème de l'arbitraire. Très souvent, il est avancé comme pour rendre l'arbitraire absolu que les onomatopées sont de mauvais signes motivés parce qu'elles sont déjà informées par la langue qui les produisent ; pour preuve, chaque langue a une onomatopée différente pour le chant du coq.

La pragmatique a du mal à se positionner vis-à-vis de l'arbitraire. La raison en est que cette discipline suspend la référence mondaine au profit de la référence à l'énonciation ; son discours est métalinguistique et son essor tient au fait que les mots sont considérés comme des choses parmi les choses tout en conservant son statut de signe.

### 3. MATÉRIALITÉ DU SIGNE

L'exemple emblématique ou caricatural de cette difficulté de la pragmatique de traiter l'arbitraire du signe s'avère être le « Socrate » des logiciens. Quand on dit que « Socrate » a sept lettres, on bloque la référence dénotative du mot pour s'intéresser seulement à sa forme. La terminologie médiévale parle à l'endroit des mots dans de pareil usage de *suppositio materialis*, dans lequel, justement, le mot exhibe sa matérialité.

Alfred TARSKI est l'un des logiciens modernes qui refuse la possibilité de la *suppositio materialis* (TARSKI, 1944) et propose la théorie du nom de nom afin de préserver la fonction désignative du nom. Ainsi, dans la proposition *Socrate a sept lettres*, le mot qui occupe la fonction de sujet est le nom du nom du philosophe athénien dont l'épouse fut Xanthippe. Ce à quoi SEARLE retorque :

La seule réponse qu'on puisse faire à cela, c'est qu'il n'y a pas de convention fondamentale de ce genre. Certains fragments de discours, qu'ils se présentent sous une forme orale ou visuelle, peuvent très bien apparaître dans le discours en tant qu'objet de discours. Un ornithologue par exemple peut très bien dire « le cri du geai de Californie est... ». Et ce qui complète la phrase est un cri, et non le nom propre d'un cri. (SEARLE, 1972[1969] , p. 120)

Dès lors, la pragmatique est devant un dilemme : il lui est difficile de refuser le principe de l'arbitraire du signe et ainsi d'être taxée de soutenir la thèse du cratylisme, celle qui correspond à l'externalisation de l'arbitraire chez BENVENISTE ; il est évident que si l'arbitraire se trouve entre le signe et le référent mondain, le rapport qui unit les deux parties du signe est nécessaire – au sens philosophique.

### 4. CONFUSION SUR L'ARBITRAIRE DU SIGNE

Cependant, il existe régulièrement des positions qui défendent que l'arbitraire du signe saussurien est interne, entre le signifiant et le signifié ; et que la réfutation de BENVENISTE est due à une mélecture découlant du fait que ce sont Charles BALLY et de Albert SECHEHAYE qui s'occupaient de la publication de la pensée du maître genevois et qu'ils n'auraient pas su être fidèles ni à la lettre ni à l'esprit des textes originaux. C'est le cas précis des actes du colloque sur l'arbitraire du signe (PICCIUOLO, 2016-2017). Il y a partout comme une sorte de « hagiographie » à l'endroit du père de la linguistique moderne qu'il faut à tout prix sauver ses écrits des contradicteurs hérétiques.

Si l'arbitraire du signe a mis fin à la querelle des universaux ; sa conception est pour le moins ambiguë. D'abord, il est attribué à la totalité du signe dans le rapport entre le signifiant et le signifié et la démonstration consiste à dire que le signifiant diffère entre les langues tandis que le signifié par oubli des différences individuelles comme que le suggère NIETZSCHE tel que nous le rapporte le passage suivant :

Comment se forment en effet les mots et les concepts qu'ils contiennent ? « Tout concept – dit Nietzsche – naît de la comparaison de choses qui ne sont pas équivalentes. S'il est

certain qu'une feuille n'est jamais parfaitement égale à une autre, il est tout aussi certain que le concept de feuille se forme si on laisse tomber arbitrairement ces différences individuelles, en oubliant l'élément discriminant (1873, p. 181) (DI CESARE, 1986, p. 98)

Mais cette identité de signifié ne va pas de soi si l'on tient compte de la relativité linguistique connue en tant que thèse de Sapir-Whorf. Nous avons à ce propos la différence de nomination entre le français et la langue des Inuits (anciens Eskimos). Les Inuits disposent de trente trois termes pour désigner la neige alors que les Français n'en ont qu'un seul. Dans le même ordre d'idée, nous constatons que la France désigne le cheptel bovin par « vache » qui est une synecdoque de la partie pour le tout (la femelle pour l'ensemble mâle et femelle) tandis qu'à Madagascar la désignation est une synecdoque du tout pour la partie parce qu'elle englobe l'ensemble mâle et femelle : le zébu.

Il faut noter ici que c'est par une illusion de scientificité issue de l'analyse componentielle de (GUIRAUD, 1975) qui nous fait croire que le signifié est identique dans les langues. La réalité linguistique tend à oublier ces signifiés de dénotation pour privilégier les connotations qui sont plus fortes dans les langues. Ainsi, à Madagascar, le zébu est lié à une dimension anthropologique parce que c'est l'animal de sacrifice par excellence, tandis qu'en France, si la désignation de l'animal est la « vache » c'est par rapport à la forte consommation de produit laitier.

Autrement dit, si l'arbitraire du signe est un coup fatal à la querelle des universaux, il faut bien que ce rapport soit entre le signe et le référent mondain ; et encore qu'il faille admettre avec (CASSIRER, 1969) que le langage n'est pas un stock hérité de nos ancêtres que nous substituons au monde des objets, mais il est une contribution à la création de ce monde. Et encore, nous devons aussi accepter la perpétuelle évolution plus ou moins rapide de cet héritage, selon divers paramètres comme la technologie.

En définitive, il y a un arbitraire linguistique, mais le débat sur l'arbitraire est loin d'être clos car il implique une question tout aussi insoluble que l'origine du langage. Cependant, nous pouvons tenir pour acquis l'arbitraire du signifiant puisqu'il existe deux arguments issus de terrains différents qui militent en sa faveur.

D'abord, la définition du signe triadique chez PEIRCE :

Un signe ou representamen est un Premier qui se rapporte à un second appelé son objet, dans une relation triadique telle qu'il a la capacité de déterminer un Troisième appelé son interprétant, lequel assume la même relation triadique à son objet que le signe avec ce même objet ... (2.274) (PEIRCE, 1978, p. 147).

Des nombreuses interprétations de l'œuvre de PEIRCE, tout le monde s'accorde pour dire que le premier est un commencement absolu, comme l'atteste ce qu'il est convenu d'appeler le « protocole mathématique » de David SAVAN :

N'importe quoi peut être isolé et considéré comme le premier d'une série. Ces termes diffèrent les uns des autres de toutes les manières possibles. Que disons-nous d'eux lorsque nous affirmons que chacun d'entre eux peut être premier ? Être premier, c'est être un nouveau commencement, une origine. Rien ne prédétermine ce qui est premier. Supposons, par exemple, que « 5 » soit premier. Qu'est-ce qui sera second ? Le second n'est

pas encore déterminé, ce pourra être « 6 » ou « 4 » ou bien « 10 » ... Ou bien encore ce que vous voudrez. Le premier est libre et indéterminé. (SAVAN, 1980, p. 11)

L'intérêt de ce recours à un protocole mathématique est évident : si le premier est absolument libre, le second l'est aussi, mais relativement, car l'introduction du troisième détermine tous les seconds de la série. Ainsi, pour abonder dans l'exemple ci-dessous, **cinq** renvoie à **six** par la règle «  $n+1$  », à **quatre** par la règle «  $n-1$  », à **dix** par la règle «  $n \times 2$  »

Le deuxième argument théorique qui milite en faveur de l'arbitraire du signifiant se trouve dans la notion de règle détachement du sens que CORNULIER emprunte à la logique. On peut résumer cette règle de la manière suivante : la conjonction d'un interprété à une interprétation implique l'interprétant. Illustrons cela par un exemple. Une des sources de la métonymie est une certaine faille du langage qui se trouve dans la nécessité de nommer de manière individualisée des choses qui par ailleurs possèdent un nom commun. C'est le cas du nom propre. Ainsi, dans un restaurant, la serveuse se contente d'enregistrer la commande des clients sans s'enquérir de leur nom ; quand le plat est prêt, elle se contente de prononcer à la ronde le nom du plat, supposons qu'elle dit « sandwich au jambon » à la cantonade ; alors le client qui a passé la commande se manifeste. La rhétorique appelle cela faire une métonymie, mais on s'aperçoit immédiatement que c'est la règle du détachement du sens qui s'est appliquée : il y un client (P) et la serveuse décide de l'appeler par le nom de la commande (interprétation Q), donc il s'appelle « sandwich au jambon ».

Il n'est pas difficile de comprendre qu'ainsi formulée, la règle du détachement du sens n'est qu'une autre version de la sémiotique triadique, non seulement à cause de la tripartition, mais aussi parce qu'elle se fonde sur une interprétation qui crée de manière absolument arbitraire le signe. À partir de la version forte de la règle du détachement du sens formulée comme suit « Quel que soit P, quel que soit Q, ((P & (P signifie Q)) signifie Q), CORNULIER nous apprend que :

Peu importe que P soit une « proposition » ou un « fait ». Évidemment, si Q ne signifie rien dans un langage donné, la conjonction d'un acte quelconque P, avec une interprétation *P signifie Q* dans ce langage, ne produit aucun sens par détachement du sens, faute que Q signifie quelque chose. Q doit donc déjà appartenir au langage de l'interprétation. Mais cela n'est pas vrai de « P » pour que le détachement du sens dérive Q, il est indifférent que « P » ait déjà une définition dans le langage de l'interprétation, qui justement lui en assigne une. (CORNULIER, 1982)

Nous constatons à la lumière de ce passage que le langage peut incorporer un nouveau signe à condition que ce signe est rattaché à une interprétation déjà exprimable. Mais le plus souvent, c'est un signe déjà présent qui est modifié par la règle du détachement du sens comme le souligne GANDON :

« Ce qui fait la noblesse de la légende comme de la langue (sic), c'est que condamnées l'une et l'autre à ne se servir que d'éléments apportés devant elles et d'un sens quelconque, elles les réunissent et en tirent continuellement un sens nouveau. » (3959 VII 18) (GANDON, 1983, p. 35)

En définitive, l'arbitraire n'est pas tellement l'ajout d'un nouveau signe dans la langue, bien que cela existe marginalement dans des créativités lexicales sous la pression d'un besoin

de communication face à un fait nouveau, comme le cas du verbe *cliquer* sur la base de l'onomatopée *clac* en dépit du fait que les machines nomades intègrent actuellement un pavé tactile feutré qui n'émet plus aucun bruit, mais plutôt la perversion d'éléments préexistants comme en témoigne en permanence les figures de discours dont nous en avons eu une illustration dans la métonymie « sandwich au jambon » à l'instant.

## 5. LE SIGNE AUTONYMIQUE

Cette triomphe absolue du nominalisme ne semble pas avoir cours en pragmatique qui parle de sui-référentialité définie en tant que suspension de la référence mondaine au profit de la référence à l'énonciation. Il faut noter en passant que l'énonciation n'existe que par catalyse : elle est métonymique de l'énoncé. Cette disposition est d'ailleurs reconnue sous la notion d'autonymie comme étant le fait d'un signe de se nommer lui-même selon la présentation suivante de CARNAP d'après A. REY :

Puisque le nom d'un objet peut être arbitrairement choisi, il est très possible de prendre pour nom de la chose la chose elle-même, ou, pour nom d'une espèce de choses, les choses de cette espèce. Nous pouvons, par exemple, adopter la règle suivante : au lieu du mot *allumette*, une allumette sera toujours placée sur le papier. Mais c'est le plus souvent une expression linguistique qu'un objet extralinguistique qui est utilisée comme sa propre désignation. Nous appelons *autonyme* une expression utilisée de cette manière. (1976, p. 224)

La variante faible de l'autonymie se trouve dans les signes iconiques (au sens de PEIRCE) qui sont des signes identiques partiellement ou totalement à leur référent ; ainsi des photos et images mais aussi des icônes du monde du sport ou du code de la route, ou encore des icônes d'une application informatique. On peut également inscrire dans la variante faible la *suppositio materialis* de la philosophie médiévale du langage à l'origine de l'exemple célèbre de *Socrate a sept lettres*

La variante forte est quand le langage s'imite lui-même à tel point que Josette REY-DEBOVE nous apprend que *signe autonymique* est un signe qui subit un métalangage : *Prenez un signe, parlez-en et vous aurez un autonome* (REY-DEBOVE, 1978, p. 144). Mais il faut prendre « métalangage » ici, non du point de vue grammatical mais sémantique qui peut être tenu comme la modalisation autonymique développée par Jacqueline AUTHIER-REVUZ :

De la propriété fondamentale du langage humain qu'est sa réflexivité, à savoir sa capacité à se prendre lui-même pour objet, le fait autonymique, assurant, en tout système de signes de langue naturelle la possibilité de se référer à ces signes mêmes, apparaît comme la pierre angulaire – à compter, à travers les formes variées sous lesquelles il se réalise, dans une langue donnée et dans la diversité des langues, comme un « universel » des langues. (AUTHIER-REVUZ, 2000)

Nous allons donc privilégier le fait autonymique dans lequel le signe, tout en continuant d'être un élément du discours se projette en même temps comme une métalangue. C'est le cas quand un segment de discours signifie comme tout le reste et attire l'attention sur sa forme par des marqueurs pour déclencher un autre discours que l'on qualifie de métalangage.

Ainsi, si dans une conversation, un participant veut insinuer l'invalidité d'une justification d'absence, il peut préfixer son discours rapporté par un « il prétend que sa grand-mère était (aurait été) malade ». Dès lors, le segment de discours concerné appelle à une réévaluation, alors l'on conclura qu'il s'agit d'un prétexte. Autrement, ce participant aurait dit tout simplement « sa grand-mère était malade ».

Pour continuer, il faut noter qu'en pragmatique la théorie des actes de langage analysera ce discours du paragraphe précédent en « sa grand-mère est malade » est une affirmation et cette affirmation est un prétexte. Cette formulation n'est pas le fait d'un hasard. Elle a pour but d'abord de montrer que très souvent le premier acte de langage est très peu pertinent, mais c'est l'acte dérivé qui est le but de l'énonciation ; une thèse déjà soutenue par (KERBRAT-ORECCHIONI, 1994) dont le présent article s'inspire.

Ensuite, il est très remarquable que la terminologie de la pragmatique (sui-référentialité, réflexivité, ni vrai ni faux, ...) rejoint le principe de l'autonymie. Enfin, ce qui est très important dans cette discussion : ce n'est pas les verbes qui font fonction de préfixe performatif qui assurent la performativité, ils ne sont que du métalangage qui convertit le segment concerné en signe autonymique.

Cependant, il faut admettre que c'est leur découverte qui a permis à la pragmatique de devenir une science à part entière en honorant le principe de l'exhaustivité, exigé par l'épistémologie, dans l'avènement de la performativité généralisée. Cette manière de voir fait croire que c'est le verbe qui est performatif, d'ailleurs, c'est cela la terminologie. Si l'on s'en tient à cette position théorique, on s'aperçoit très vite d'une contradiction interdite en épistémologie : la découverte qui a permis la généralisation de la performativité à tous les énoncés porte en elle-même la limitation de cette généralisation.

Pour reprendre l'exemple emblématique de l'époque où l'opposition entre constatif et performatif était encore attestée, nous allons analyser le cas du verbe « promettre ». La présentation privilégiée assigne au verbe « promettre » la performativité en spécifiant qu'il accomplit ce qu'il signifie. C'est ainsi que la pragmatique échappe à l'arbitraire par sui-référentialité : « promettre » n'a besoin de quoi que ce soit d'extérieur au signe pour s'accomplir à travers une énonciation.

## 6. LA QUESTION DE LA FORME

Pourtant, malgré cette habitude linguistique inhérente aux procédures de découverte, ce n'est pas le verbe « promettre » qui accomplit la promesse, mais c'est une autre séquence linguistique que ce verbe commente. Pour éclaircir cette distinction qui nous semble d'importance, il nous faut revenir à un des fondamentaux de la linguistique structurale : l'affirmation selon laquelle *la langue est une forme et non une substance* (SAUSSURE, 1982, p. 157)

C'est sur la base de cette affirmation que s'est construite la glossématique de HJELMSLEV dans une version radicalisée qu'il appelle principe d'isomorphisme entre les deux composantes du signe qu'il convertit en expression (signifiant) et contenu (signifié). Il existe alors une substance et forme de l'expression et une substance et forme du contenu. Aucune

substance n'est intelligible que dans une forme sinon elle serait la masse amorphe dont parle SAUSSURE.

Au niveau de l'expression, en considérant l'écriture, il est facile concevoir que pratiquement toute substance solide ou visqueuse peut recevoir une forme qui l'identifiera comme signe linguistique. Au niveau du contenu, la substance est tout ce qui est exprimable dans des formes diverses dont rend compte par exemple le niveau de langue en A1, A2, B1, B2, C1, C2, pour les classes de langues selon une norme européenne ; mais en soigné, soutenu, courant, familier, selon les normes des linguistes. Ces distinctions étant fortement relatives, il vaut mieux donner un exemple concret de la même substance dans des formes de contenu différentes.

Quand on dit : *un oiseau s'est posé sur un arbre*, il s'agit là d'une synecdoque du tout pour la partie parce qu'un arbre est nécessairement un peuplier ou un oranger, ou encore un eucalyptus. Il en va de même pour oiseau. Mais si l'arbre en question est le peuplier dans mon jardin, on aurait pu dire : *un oiseau s'est posé sur le peuplier*. Nous constatons, indépendamment de tout jugement de valeur, que nous avons deux formes pour la même substance : *arbre* et *peuplier*, on peut même avoir un système descriptif du type : *un oiseau s'est posé sur l'arbre à l'ombre duquel grand père aime se reposer*.

Nous constatons qu'au niveau de l'expression, nous avons une infinité de substance pour une seule forme et au niveau du contenu, une seule substance pour plusieurs formes. On remarque également que la substance de l'expression est liée arbitrairement à une forme. Ce qui revient à dire que la forme de l'expression est totalement arbitraire. Par contre, la substance du contenu s'actualise dans une forme qui n'est pas arbitraire. C'est un mouvement qui passe du général au particulier ou l'inverse selon l'objectif du sujet qui parle. Ce mouvement est très sensible dans le cadre de la préservation de la face dans les termes d'adresse qui sont imposés par le rapport hiérarchique social : il n'est jamais question pour un enfant de s'adresser à son père par le prénom de celui-ci. C'est en ce sens que l'on peut dire que la pragmatique est une modification du rapport interlocutif.

Il faut prendre garde ici que ne nous sommes plus dans la distinction entre sens et dénotation de (FREGE, 1971 [1892]) dans laquelle, il est facile de voir que le même référent peut être atteint par des sens différents. Nous sommes exclusivement dans le rapport de la substance de contenu à une forme.

Pour prendre conscience de cette exclusivité, il suffit de dire que dans le langage, il n'y a que du langage. Une option que nous allons illustrer par un exemple.

Du point de vue de la dénotation, un diamant est une pierre précieuse faite de carbone pur. Mais du point de vue du langage, le diamant suit la théorie de la sémiotique triadique de PEIRCE dont la pureté renvoie à la beauté de la femme, puis à l'amour, au mariage, aux enfants, bref à la vie ; qu'il s'agit d'un diamant réel ou d'un diamant dans un roman.

Cette dernière remarque nous renvoie à la suspension de la référence mondaine qui prévaut en pragmatique au profit de la forme qui détermine les actes de langage. Pour mieux saisir cette référence à la forme, origine de la réflexivité ou de la sui-référentialité invalidant l'arbitraire du signe, donnons à la forme sa fonction instrumentaliste.

Faisons alors un détour par la métaphore des instruments réels. La substance fer est potentiellement un instrument à condition qu'on lui donne une forme. Ainsi, selon la forme donnée, cette substance peut être un couteau, un javelot, une hache, etc. Mais avant de devenir un couteau réel, un javelot, ou une hache, il faut que dans l'esprit qui invente, la fonction de l'instrument qui prédit sa forme soit remplacée par son image, c'est-à-dire, remplacée par des signes linguistiques dans un processus de renvois.

C'est dès lors que le rapport de la substance à la forme au niveau du contenu s'étouffe et devient un rapport de fonction à forme : on s'aperçoit alors qu'il y a une infinité de formes pour une même fonction. La fonction « pour couper » peut être assurée par plusieurs formes identifiables comme couteau.

C'est pour cette raison que (GARDINER, 1989[1932]) nous donne une autre conception de la forme linguistique en nous assurant que les éléments de discours ont une forme et un sens comme on peut le voir dans l'exemple suivant : *dans* est une préposition et il signifie à l'intérieur de. Nous en concluons que la fonction prépositionnelle est de lier deux éléments de la langue.

En conséquence, fonction et forme sont les deux faces d'une même pièce de telle manière qu'il y a une infinité de significations qui se présente sous la même forme pour assurer la même fonction. C'est cela qui permet à la pragmatique d'identifier une forme reconnue comme permettant de réaliser une affirmation en dépit des significations diverses théoriquement infinies, en oubliant les éléments discriminants, pour parler ici comme NIETZSCHE. Autrement dit, ce n'est nullement le verbe « affirmer » ou le verbe « promettre » qui sont performatifs ; ces verbes sont la qualification, ou le commentaire d'une forme réalisant une affirmation ou une promesse.

Si selon le principe d'isomorphisme de HJELMSLEV, nous avons une substance unique qui peut se combiner dans quelques formes, probablement inférieures à une dizaine, maintenant nous découvrons qu'une infinité de substances, ou de sens, présente une forme unique identifiée comme « affirmation » ou permettant d'accomplir une affirmation moyennant une énonciation.

Nous pouvons alors conclure que l'énonciation poursuit un double but : produire de la signification et cette signification par sa forme produit au moins un acte de langage. Ce qui veut dire très exactement que l'arbitraire, qu'il soit de signifiant ou de signe, s'efface en pragmatique parce que l'acte de langage est métonymique de la forme de l'énoncé que lui imprime l'énonciation, comme si le dire était frappé d'une aposiopèse<sup>1</sup> qui censure et postule à la fois le but pragmatique.

Comme la majorité de la production langagière est un performatif implicite, nous retrouvons, le verbe performatif n'étant qu'un métalangage populaire ou du linguiste, la préservation de la face caractéristique de l'implicite selon DUCROT :

---

<sup>1</sup> Le dictionnaire de rhétorique définit l'aposiopèse comme « Action de se taire en parlant, cesser de parler, marquant le changement, et de se taire » (MORIER, 1981[1961], p. 122)

Le problème général de l'implicite, (...) est de savoir comment on peut dire quelque chose sans accepter pour autant la responsabilité de l'avoir dit, ce qui revient à bénéficier à la fois de l'efficacité de la parole et de l'innocence du silence. (DUCROT, 1972, p. 12)

Ou encore FLAHAULT :

De n'accomplir qu'implicitement un acte illocutoire me permet d'éviter d'aborder de front la question de ma place par rapport à celle de mon interlocuteur (ou de la sienne par rapport à la mienne) (FLAHAULT, 1979, p. 51)

Si de ce point de vue, l'on accepte que les constatifs sont des performatifs implicites, l'avantage de cette disposition est de laisser au destinataire le soin de l'interprétation selon l'énigme du double sens du mot « inventer » dans la mesure où l'on découvre ce que l'on crée et l'on invente ce que l'on trouve Cf. (RICOEUR, 1975, p. 301) de telle manière que le sujet de l'énonciation s'efface et laisse à l'autorité énonciative la charge de dériver de la forme prise par la signification l'acte de langage accompli. Il en va ainsi des mythes et des contes qui, par leur anonymat, font de la forme par laquelle le texte s'expose l'indice du macro-acte de langage, tel est le cas du mythe d'Œdipe : sans jamais le dire, nous montre comment s'accomplit l'interdiction de l'inceste.

Toutefois, même si le préfixe appelé traditionnellement de « performatif » n'est plus ce qui accomplit l'acte de langage, il n'est pas dépourvu d'intérêt. Avec cette analyse qui attache à la forme – au sens de GARDINER – les actes de langage, on s'aperçoit que ce préfixe n'en est que le commentaire. Il s'ensuit que les délocutifs sont tout simplement une exhibition du commentaire au détriment de la forme performative pour accomplir peu ou prou le même acte de langage (RAKOTOMALALA, 2021).

Ainsi, on peut résoudre le paradoxe du menteur. Ce paradoxe est constitué par une sorte d'indécidable : quand on dit : « je mens », logiquement on dit la vérité puisqu'il s'agit d'un aveu. Or, il faut se rendre à l'évidence : « mentir » porte sur une proposition du type : « la terre est un disque ». Ce qui veut dire que « je mens » a été arraché de l'énoncé qui le contient comme commentaire et devient un délocutif au même titre que « je m'excuse » est le commentaire d'une parole qui vaut pour excuse et peut être exhibé afin d'accomplir l'acte d'excuse.

Convenons-nous-en ; un étudiant qui arrive en retard, s'il dit : « je m'excuse parce qu'il y avait un embouteillage monstre dans le trafic » présente la séquence « il y avait un embouteillage monstre dans le trafic » comme *excuse* ; mais s'il dit tout simplement « je m'excuse », il réalise un délocutif défini comme l'accomplissement de ce que l'expression signifie.

Université de Toliara, 04 février 2021

## 7. TRAVAUX CITÉS

- AUSTIN, J. L. (1962 [1955]). *How to do things with words*. Oxford: Claredon Press.
- AUTHIER-REVUZ, J. (2000). *Le fait autonymique, langage, langue, discours - Quelques repères*.  
Récupéré sur Colloques autonymie: <http://syled.univ-paris3.fr/colloques/autonymie-2000/theme1/authierrel.pdf>
- BAR-HILLEL, Y. (1954). indexical expressions. *Mind*, pp. 359-379.
- BENVENISTE, E. (1966). Nature du signe linguistique. Dans E. BENVENISTE, *Problèmes de Linguistique Générale, 1* (pp. 49-55). Paris: Gallimard.
- BENVENISTE, E. (1981[1974]). *Problèmes de linguistique générale, II*. Paris: Gallimard.
- CASSIRER, E. (1969). "Le langage et la construction du monde des objets". Dans J.-C. PARIENTE, *Essais sur le langage* (pp. 37-68). Paris: Les Editions du Minuit.
- CORNULIER, B. (1982). "Le détachement du sens" dans Les Actes de Discours, *Communications, 32*, pp. 125-182.
- DI CESARE, D. (1986, Juillet). "Langage, oubli et vérité dans la philosophie de Nietzsche". *Histoire, épistémologie, langage*, pp. 91 - 106.
- DUCROT, O. (1972). *Dire et ne pas dire, Principes de sémantique linguistique*. Paris: Hermann.
- FLAHAULT, F. (1979). *La parole intermédiaire*. Paris: Seuil.
- FREGE, G. (1971 [1892]). Sens et dénotation. Dans C. IMBERT, *Ecrits logiques et philosophiques* (pp. 102-106). Paris: Seuil.
- GARDINER, A. H. (1989). *Langage et acte de langage: aux sources de la pragmatique*. Lille: Presses universitaires du septentrion.
- GARDINER, A. H. (1989[1932]). *Langage et acte de langage: aux sources de la pragmatique*. Villeneuve d'Ascq: Presses Universitaires du Septentrion.
- GUIRAUD, P. (1975). *La sémantique*. Paris: PUF.
- KERBRAT-ORECCHIONI. (1994). Rhétorique et pragmatique: les figures revisitées. (persée, Éd.) *Langue française, 101*. Consulté le Janvier 12, 2011, sur <http://www.persee.fr>.
- MORIER, H. (1981[1961]). *Dictionnaire de Poétique et de Rhétorique*. Paris: PUF.
- MORRIS, C. (1937). Dimension and levels of semiosis . Dans C. MORRIS, *Foundations of Thory of Signs* (pp. 6-13). Chicago: University of Chicago.
- NIETZSCHE, F. (2009[1873]). *Vérité et mensonge au sens extra-moral*. Paris: Gallimard.
- PEIRCE, C. S. (1978). *Ecrits sur le signe*. (G. Deledalle, Trad.) Paris: Seuil.
- PICCIUOLO, A. (2016-2017). *Travaux des colloques, Les cours de linguistique générale 1916-2016. L'émergence, le devenir*. Genève - Paris: Daniele GAMBARARA et Fabienne REBOUL.
- RAKOTOMALALA, J. R. (2021, Janvier 10). *Délocutivité généralisée et forme linguistique*. Récupéré sur HAL: <https://hal.archives-ouvertes.fr/hal-03110317/document>
- REY, A. (1976). *Théorie du signe et du sens*. Paris: Klincksieck.

REY-DEBOVE, J. (1978). *Le métalangue*. Paris: Le Robert.

RICOEUR, P. (1975). *La métaphore vive*. Paris: Seuil.

SAUSSURE, d. F. (1982). *Cours de Linguistique Générale*. Paris: Payot.

SAVAN, D. (1980, Juin). "La sémiotique de Charles S. PEIRCE". *Langages*(58), p. 11.

SEARLE, J. R. (1972[1969] ). *Les actes de langage*. Paris: Hermann.

TARSKI, A. (1944). La conception sémantique de la vérité et les fondements de la sémantique. Dans G. G. GRANGER, *La raison* (pp. 341-376). Paris: International Phenomenological Society.